**CONCERTS ARIOSO MAI-JUIN 2023**

**1. Maurice Ravel. Ma mère l’Oye.**

Ravel, célibataire endurci, avait un excellent contact avec les enfants. C’est à l’intention de Jean et de Marie (dite Mimi), fils et fille de ses amis Ida et Cypa Godebski que le compositeur écrivit en 1908 ce qui fut d’abord une suite pour piano à 4 mains. La création eut lieu le 20 avril 1910 à la salle Gaveau sous les doigts de deux jeunes interprètes de onze et quatorze ans, Jeanne Leleu et Geneviève Durony. Ravel, qui prendra sa plume pour féliciter la première, évoque « quelque chose d’exquis dont nous resterons d’autant plus touchés, que ce sont des gosses qui les auront joués » La partition sera orchestrée en 1911. Première exécution publique à Londres le 27 août 1912. La même année, le 29 novembre sera proposée une version pour ballet au Théâtre des Arts à Paris.

Ravel illustre musicalement deux contes de Perrault, la Belle au bois dormant et le Petit Poucet (extraits des Contes de Ma Mère l’Oye, recueil paru en 1697), un conte de Madame d’Aulnoye le Serpentin vert (1697), un conte de Madame Leprince de Beaumont la Belle et la Bête (1757).

1. Pavane de la belle au bois dormant : danse de cour, lente et noble.

2. Petit Poucet : « Il croyait retrouver aisément son chemin grâce au pain qu’il avait semé partout, mais mauvaise surprise : les oiseaux étaient venus et avaient tout mangé »

3. Laideronnette impératrice des Pagodes : Victime d’un sort jeté par une sorcière, voilà une petite princesse chinoise condamnée à une repoussante laideur. Elle s’exile et se retrouve dans un merveilleux palais où elle est servie par de minuscules personnages les pagodes et les pagodines qui lui jouent de la musique pour la distraire. Leurs instruments sont proportionnés à leur taille : théorbes en coquilles de noix, violes en coquille d’amande.

4.. Les Entretiens de la Belle et la Bête : la Belle, c’est la suave clarinette, la Bête le contrebasson grave et bourru. Quand la malédiction cesse, la bête devient un beau Prince (tendre solo de violon). Le piccolo et la harpe reprennent le motif de la Belle.

5. Jardin féérique. Le Prince charmant conduit la Belle dans un jardin merveilleux à la végétation luxuriante et parfumée.

L’orchestre est relativement réduit. On a parlé d’intimité orchestrale qui s’apparente presque à la musique de chambre. Ne sommes-nous pas à la veillée, près de la cheminée, lieu magique de la narration des contes ?

**2. François BORNE. Fantaisie brillante sur des airs de Carmen.**

1875, c’était l’année de naissance de Ravel. C’est aussi celle de l’opéra le plus joué au monde maintenant bien qu’il ne rencontrât aucun succès à sa création : Carmen.

Le flûtiste François Borne (1840-1920) est né à Montpellier. Flûtiste soliste à l’orchestre du Grand Théâtre de Bordeaux, puis professeur au Conservatoire de Toulouse, il est connu pour des améliorations techniques apportées à son instrument, la flûte de Boehm, en collaboration avec le facteur de flûtes Djalma JUILLOT. Composée en 1880, la Fantaisie brillante que vous allez entendre est dédiée au compositeur et organiste Ignace Leibak. L’orchestration est due à Raymond MEYLAN, flûtiste et compositeur suisse né en 1924, qui abandonna les mathématiques pour la flûte et vint étudier au Conservatoire de Paris. Maintenant, notre « troisième homme » : c’est Arthur de Bigault, flûtiste qui va interpréter pour nous cette Fantaisie, morceau de bravoure des flûtistes. Dans Carmen, il y a un air chanté par Michaela, qui s’intitule « Je dis que rien ne m’épouvante » Vous allez voir (et entendre !) qu’il convient bien à la prestation d’Arthur. Virtuosité, dynamisme, beauté mélodique : merci Bizet, Borne, Meylan et Arthur de Bigault sans oublier les musiciens d’Arioso et leur cheffe Annie BILLOUD-MANCEAUX.

**3. Darius MILHAUD. Le bœuf sur le toit.**

Cette œuvre de Darius Milhaud fut créée le 21 février 1919 à la Comédie des Champs Elysées à Paris. Au départ, c’était une pièce pour violon et piano, intitulée Cinéma Fantaisie, destinée à accompagner un film muet de Charlie Chaplin. Membre du tout nouveau Groupe des Six avec Auric, Poulenc, Satie entre autres, Milhaud la transforme en ballet- pantomime sur la suggestion de Cocteau. Le peintre Raoul DUFY signe les décors. Le titre et la mélodie sont inspirés d’une chanson brésilienne « O boi no telhado » (Le bœuf sur le toit). Le refrain de celle-ci revient quatorze fois dans douze tonalités différentes. A l’occasion du Carnaval et de son vent de folie, chaque année une chanson de carnaval est choisie puis enregistrée et on danse sur elle aux quatre coins de la ville dans tous les bals de la saison. En février 1917, Milhaud, secrétaire de Paul Claudel, ambassadeur à Rio, s’installe à la légation française. Il se promène, visite et il entend cette chanson. Il va la réutiliser dans sa pièce qui utilise des thèmes sud-américains et qui est transformée en farce par Jean COCTEAU. Il n’y a pas vraiment d’histoire. On est dans un bar où on voit défiler des personnages hauts en couleurs : un bookmaker, un nain, un boxeur, une femme habillée en homme, des hommes habillés en femmes, un policier qui se fait décapiter par les pales d’un ventilateur avant de ressusciter. L’œuvre connaîtra très vite des versions music-hall et des tournées à grand succès. On aime la chorégraphie très lente en décalage avec la musique vive et joyeuse. Plus que de la danse, c’est du cirque que viennent les interprètes de la première représentation. Parmi eux, des membres de la famille Fratellini. Bientôt se créée un cabaret parisien, point de rencontre des artistes de la scène de tous horizons : il s’appelle Le bœuf sur le toit.